

DANS UN FAUTEUIL
UNE EVE POPULAIRE

Mon ami Cassin est trop pittoresque pour être décoratif, au sens mondain du mot. Je veux dire par là que vous n'aimeriez pas vous promener avec lui sur Canal street lorsque les élégants et les élégantes évoluent aux abords, à l'entrée et à la sortie de chez "Katz & Besthoff." Il n'ajouterait rien à votre prestige. Il risquerait même de vous déconsidérer fort aux yeux de ces charmants puristes de la mode. Enfin quoi, il ne vous pose pas! Un certain respect de la vie sous toutes ses formes, animale, végétale, voire intermédiaire, lui défend d'attenter à l'opulence d'une belle crinière brune et de raser plus d'une fois par semaine les poils drus de son visage. Celui-ci s'avance un peu trop en forme de mufle. Et deux grands yeux charbonneux sous d'épais sourcils n'attendent en rien cette impression. Ses faux-cils, généralement éraillés, sont trop grands et boutonnent mal, de sorte que du menton à la poitrine il a l'air de balier continuellement. Peut-être que les manches de son veston et les bas de ses pantalons sont aussi élimés et que son linge est d'une couleur douteuse. En tous cas, veston et pantalon n'ont jamais connu le fer après leur sortie de magasin et le linge ne passe pas souvent à la lessive. Quant aux souliers, ils sont sûrs d'être éculés. Vous voyez qu'il y a là de quoi dégoûter les gens respectables!

Mais derrière cette trogne bout une imagination si fantasque que Dickens, qui aimait les fous, aurait fait ses délices de sa société. Pourquoi me montreriez-vous plus difficile? D'ailleurs cette imagination, en faisant vivre mon ami dans un monde merveilleux où tout se représente selon ses désirs, lui cache les côtés sordides de sa vie. Elle lui fait manquer peut-être ces avantages matériels de la terre que nous désirons sous les noms de confort et de luxe; mais elle l'abreuve de jouissances spirituelles dans son paradis artificiel. Cette circonstance explique sans nul doute la négligence de sa tenue. Qu'importe le polissage et le truquage de notre guenille, lorsque les yeux de l'esprit sont ravivés par les fantômes brillants d'une fantaisie dont les créations capricieuses nous émeuvent autant que la réalité? Toutes les formes qui allument en nous les fièvres de plaisir, d'amour, de beauté, ne sont-elles pas après tout, plus ou moins, des squelettes que la force de nos désirs remplit, pare et colore à son gré?

Donc, j'aime la compagnie de mon ami pour l'originalité de conversation qui découle de sa nature excentrique. Et je l'invite parfois, après l'avoir induit à tondre sa crinière, à râtisser sa joue et à endosser des habits convenables dont ma garde-robe fait remarquablement les frais, à venir dîner avec moi dans les restaurants assez coûteux pour être fréquentés par les gens qui se respectent. Dans ces circonstances d'ailleurs, son aspect physique a subi une métamorphose telle que personne ne songerait à le désavouer. Mais son esprit n'a heureusement rien perdu de la candeur exquise des imaginations. L'éclat des lumières, la blancheur des nappes, la joliesse des femmes ont le don de l'arracher au mutisme absorbé dans lequel il a l'habitude de vivre. L'excitation particulière qu'il en ressent le rend loquace et c'est alors que je recueille les fruits savoureux de ses excursions dans le pays du merveilleux.

Ce soir-là, nous dînons chez Antoinette. A une grande table à côté de nous, trois couples virent à asséoir, les hommes en habit noir, les femmes en robe de soirée. "Hein" dit-je à mon ami, avec un clinement d'œil et un mouvement de tête significatifs "que dis-tu de ce partière? Est-ce que ces fleurs de chair ne te donnent pas une émotion? Ne crois-tu pas que les superbes contours de ces blanches poitrines forment des écrans superbes pour des cœurs tendres et généreux? Et ces têtes aux traits marrants pour de nobles pensées? Et ces nuances lisses des nids laiteux de balais à la naissance de ces chevelures d'or et d'ébène fourbis?... Ah, le joyau achevé que ces femmes du monde apprêtées!"

Or, à mon grand étonnement, au lieu de l'étincelle annonciatrice d'une explosion enthousiaste qui abonderait dans mon sens, je ne vis poindre dans les yeux de Cassin qu'une expression de détachement dédaigneux et je l'entendis prononcer ces paroles décevantes: "Ah, oui! Mais tais-toi donc, mixture de poète et de bourgeois. Des joyaux ces femmes du monde?... Si tu leur tapais sur les épaules, il s'en élèverait un nuage de poudre comme si tu frappais sur un sac de farine plein! Tu n'amuses avec tes femmes du monde!... Des artifices, des falbalas, des nippes, oui. Et puis après? C'est comme cette salle, hein, tu la trouves épatante, toi, cette salle. Eh bien, moi, avec ces femmes demi-nues, tout son luisant, toute sa blancheur de ripolin et cette profusion d'eau de tous côtés, elle me fait l'effet d'une salle de bains!"

"Hé, là, hé, là, si tu es si dégoûté, nous pouvons partir, tu sais." "Non mon vieux, non, tu n'y es pas." Et ici, son visage s'anima, prit un air d'extase comme à la vue d'une vision céleste et il continua:

"Non, mais tes femmes du monde, avec tout leur maquillage et toutes leurs frusques, qu'est-ce qu'elles sont auprès de Marcelle? Eclipsées tes femmes du monde, et les poitrines blanches et les figures maquillées et les yeux laiteux et les cheveux polis! Marcelle, mon vieux, c'est l'incarnation de la beauté naturelle, de la simple majesté, de la grâce naïve, candide du peuple. Et c'est aussi le produit spontané de sa sève splendide. C'est frais comme le lis frais éclo, c'est pur comme la goutte de rosée!"

"Vois-tu, mon cher, tu es trop chic pour y être jamais venu. Mais tu sais où j'habite? Non? Eh bien, j'habite dans ce que je pourrais appeler un lazaret de maisons lépreuses. C'est dans le quartier français. Parmi ces ruines vénérables d'une époque romantique; aux murs écaillés, aux fers rouillés, aux bois-moisis, si pelés, si défraîchies qu'elles ont l'air d'avoir la gale, j'en habite une que je préfère maintenant à toutes ces somptueuses baraquas de St. Charles Ave. Avec son patio intérieur, la galerie branlante qui le couronne et les orangers rachitiques qui s'obstinent à y vivre dans les caisses vermoulues, elle me rappelle l'Espagne, oui, l'Espagne avec la saveur âpre et sensuelle de son âme ardente, car, lorsqu'au milieu de ce décor délabré, Marcelle jette son rayonnement, le tout s'illumine de la magie des anciens jours."

"Marcelle, elle s'élève du sol qu'elle foule tout d'un jet. Une robe toute simple d'ouvrière moule ses hanches rondes sur lesquelles repose un buste si souple que le moindre de ses mouvements est une harmonie. Le triangle de chair que son humble blouse découvre est une pétaie de rose blanche géante. Et ses lèvres humides semblent les bords saignants d'une grenade éclatée. Mais de beaux yeux bleus viennent par leur langueur tendre atténuer ce qu'il y a d'un peu altier dans sa beauté et rassurer sur l'usage qui sera fait de cette dernière."

"Tu parles d'écrins pour des cœurs nobles et tendres et des pensées généreuses. Et de fleurs! Eh bien, mon garçon, Marcelle, elle, en est une fleur, et authentique, une fleur qui exhale la sainte résignation, la bonté, la pitié et la charité dont son cœur déborde et qui constituent la richesse consolatrice des pauvres. C'est une fleur des champs à l'arôme réconfortant!"

"Il n'y a pas longtemps qu'elle est venue vivre chez nous, mais, nous avons été conquis du premier coup, va, moi et la propriétaire."

"Il faut suivre son existence courageuse et ordonnée. Elle se lève le matin de bonne heure, part pour son travail après avoir préparé elle-même son petit déjeuner, aide, le soir, la propriétaire à finir son ménage, coud en causant avec nous jusqu'à dix heures et va se reposer gentiment, sagement. Et jamais une plainte, tu m'entends, jamais, ni l'expression de ces convoitises vulgaires des pauvres filles sevrées de plaisirs. Le cinéma, les bals, peuh! elle ne dit pas non, de temps en temps; mais au fond tu peux voir qu'elle s'en fiche. C'est un ange. Grâce à ces douces vertus, il émane d'elle comme une atmosphère d'intimité qui fait rêver d'une vie paisible et laborieuse toute parfumée des affections tranquilles de la famille."

"Et je ne le plains pas celui qui l'attrapera. Il pourra dormir tranquille sur ses deux oreilles, car pour l'honnêteté, je sais à quoi m'en tenir. Honnête? Elle est honnête comme une pièce d'or de l'Etat. Et la preuve, c'est que l'autre jour, après dîner, pendant que j'étais dans ma chambre voisine de la sienne, j'entendis tout d'un coup le roulement d'un automobile s'arrêter devant la porte de la maison. Je me mets à la fenêtre et je vois descendre de la voiture un magnifique gigolo, tu sais, le vrai héros de cinéma, enfin un gas qui se pose là, quoi! Et puis, avec ça, rypin, tu parles!... Je l'entends qui monte quatre à quatre les marches usées et disjointes de l'escalier en pierre, frappe à la porte de Marcelle et rentre. Tu penses si j'étais intrigué. Mon imagination se mit à travailler: un tas d'idées me passèrent par la tête. Je me disais: qu'est-ce que c'est encore que ce type-là?... Sans doute un de ces coqueurs pourris de "galette" qui croit avoir levé son gibier? Enfin, j'avais de mauvais pressentiments. Et tu vas voir que je ne me trompais pas sur ses intentions peu catholiques de ce sale individu. Mais, à la moindre alerte, j'étais prêt à intervenir, si le gaillard ne se comportait pas. Une gosse comme ça! Il faudrait voir qu'on lui manque de respect devant moi!... Alors, je prêtai l'oreille. Tu comprends pourquoi, pas? D'abord, rien qu'un vague murmure. Mais voilà que tout-à-coup mon beau Brummel se flanqua en colère et se met à brailler: Mais, bon Dieu, vous êtes folle. Vous vous entênez à vivre dans cette cahute lorsque toutes les aises de la vie vous tendent les bras." Tu le vois venir avec ses gros souliers, le gros malin. Tu vois d'ici quels sont ces bras. "Vous avez tout à votre disposition: luxe, toilettes, automobile, plaisirs et vous préférez rester ici presque dans le dénuement, travailler, marcher à pied comme un simple trotin. C'est idiot!" Evidemment, ce fils à papa, trouvait que le travail honorable et

DEUX CHARMANTES NEO-ORLEANAISES



Milos Elizabeth et Ellène White, deux jolies "misses" de la Nouvelle-Orléans, portant les jolis costumes qui ont fait sensation au bal masqué donné, la semaine dernière Nouvelle-Orléans, portant les jolis costumes qui ont fait son début dans la société cette année. Milos White sont les filles de Madame A. Sydney White, l'une des organisatrices du Quartier Club et l'une des initiatrices du mouvement entrepris pour la renaissance du quartier français.

peu profitable c'était idiot! "Venez avec moi. Vous n'avez qu'à sauter dans mon automobile et je vous emporte." Hé, hé, je me disais, il va bien le moineau.

"Puis, il change de tactique. Je devinais qu'il devenait sentimental. Après l'avoir tenté, il essayait de l'émouvoir. Pas mal, n'est-ce pas, ce vieux truc-là?... Allons bon, qu'est-ce qui se passe là-dedans? Il se fait un grabuge dans la chambre à côté... des chaises renversées, des meubles cognés... Ah, mais, ah, mais, voilà qu'il devient méchant le Don Juan. Et je me disposais à intervenir, lorsque j'entendis la voix geignarde de mon bougre qui persistait: "Voyons, Marcelle, soyez raisonnable. Venez. Je ne puis pas me passer de vous. Venez, je vous en prie." Ça y est, je pense encore: le grand jeu maintenant. Après la tentative classique de corruption de la fille pauvre par l'or, par l'appât de la toilette, du luxe, de la vie facile et grasse, l'appel à la pitié! Canaille, va. Pourtant, il faut donner ça à celui-ci. Il était tellement embaîlé qu'il lâcha le paquet.

"Eh bien, marions-nous, tout de suite. Dites oui. Vous ne voulez pas?... Oh, mais, dites oui, voyons!" qu'il se met à lui répéter jusqu'à ce que les tympans ont dû lui en faire mal à cette petite.

"Ah, oui, il a eu beau faire, l'enfant doré de la Fortune! L'âme droite de la fille du peuple ne se démentit pas chez Marcelle.

"Non, non, mon cher. Prenez votre chapeau et déguerpissez. Une bonne course de vitesse en auto vous calmera les nerfs! Je ne suis pas prête à quitter cette existence-ci. Et surtout ne revenez pas, car je n'aime pas les scènes."

Il était maté le bonhomme. Il fit claquer la porte derrière lui et s'en alla en grommelant. Mais que pensait-il de ça, hein!... Une jeune fille pauvre dans la chambre de qui tombe comme ça une sorte de Prince charmant qui lui offre sa fortune et son cœur et qui le congédie sans seulement se laisser éblouir une seconde par son or ni par sa beauté! Mon vieux, c'est beau! Des sentiments de ce calibre-là, ils ne germent que dans le cœur intact d'une fille du peuple, pauvre, honnête. Ah, zut!..."

"Quoi, qu'est-ce qu'il y a?" "Car, en pleine péroraison, à l'essor d'une nouvelle envolée lyrique, voilà mon Cassin qui s'arrête net, la bouche encore ouverte, comme figé de stupefaction. Je suivis son regard et j'aperçus à l'entrée de la salle un couple superbe et familier. "Ces deux-là" lui dis-je" mais ce sont les favoris de la saison parmi le meilleur monde de la ville. Ah! j'y suis maintenant. Elle est bien

bonne, celle-là. Ils sont fiancés et elle vient, à son grand scandale à lui, de mener pendant deux mois la vie d'une petite ouvrière, à la recherche de couleur locale pour l'interprétation de son rôle dans une pièce que va jouer prochainement le "Petit théâtre du vieux carré."

Mais le pauvre diable avait l'air tellement navré que je me retins de rire et me hâti de faire dévier la conversation sur d'autres sujets. O'LALA...

Où trouver des domestiques

C'est une lamentation générale dans les pays civilisés: les bonnes servantes—et même les mauvaises!—se font de plus en plus rares. La seule exception nous est fournie par les Etats-Unis: on ne s'y plaint pas de la rareté de la main-d'œuvre domestique, pour cette suffisante raison qu'elle y fut toujours rarissime.

Même dans les classes aisées, les jeunes filles sont élevées dans l'idée qu'elles devront se passer de bonnes. Chez les gens riches, les maîtresses de maison doivent déployer toutes les ressources de leur esprit inventif pour attirer et retenir les domestiques.

A New-York, dans les beaux hôtels particuliers qui bordent la Cinquième Avenue, il est de règle de réserver tout l'étage supérieur à la domesticité. Elle y trouve, avec ses chambres à coucher, une vaste et coquette salle de lecture, où l'indispensable phonographe lui moule les romances et chansonnettes en vogue.

Nos voisins d'outre-Manche souffrent, au moins autant que nous, du manque de domestiques. Tout récemment, étant de passage à Londres, j'allai dîner chez un vieil ami. Avant la guerre, son train comportait une cuisinière, une nurse (bonne d'enfants), deux maids (femmes de chambre). Pendant que le chemin de fer nous emmenait vers sa banlieue, nous en vîmes à causer de la grave question à l'ordre du jour. Il me confia que les Londoniennes étaient logées à la même enseigne que les Parisiennes.

De fait, ce fut sa femme qui répondit au coup de timbre, et sa fille, qui nous débarrassa de nos chapeaux. Comme nous devions dans le salon, une jeune personne habillée de rose fit son apparition, et sa femme la présenta affablement: "Our neighbor. (Notre voisine.) La jeune personne prit place dans un fauteuil, y demeura quelques minutes, puis, discrètement, s'éclipa. Pendant le dîner, en voisine serviable qu'elle était, elle aida la mai-

trisse de maison à apporter ou à enlever les plats: chacune quittait la table à tour de rôle. Quand nous revînmes au salon, elle nous y suivit, la serviable voisine, s'installa dans un fauteuil, fit quelques points au crochet, puis, toujours très discrètement s'éclipa.

Et je n'eus le mot de l'énigme que le lendemain. Our neighbour était tout simplement une servante d'émment salarie, que mes amis ne consacrèrent qu'à la condition de lui montrer les égards dont vous venez de vous faire idée. Et j'appria que ce curieux système était devenu général dans l'agglomération londonienne.

On a proposé de nombreux remèdes à cette gênante situation, qui vient s'ajouter à la vie chère pour bouleverser nos habitudes. Mais les solutions offertes sont du domaine de l'utopie.

Assurément, il est des pays où la main-d'œuvre domestique abonde et surabonde. Mais ils sont si éloignés de France que, seuls, les "nouveaux riches" pourraient puiser dans ces réservoirs d'humanité.

L'Indochine française, par exemple, est une pépinière de domestiques intelligents et dévoués. Tous les colons s'accordent à louer les services des Annamites, hommes ou femmes, qui se plient facilement à nos habitudes européennes, apprennent à cuisiner admirablement à la française, et ignorent cet exercice chorégraphique vulgairement appelé la "danse des années de pavier."

Mais Saigon, Hué, Hanoi, sont presque au bout du monde, et les voyages au long cours sont chers. Avant d'avoir battu votre tapis ou épluché les légumes de votre pot-au-feu, un domestique engagé au Tonkin ou en Annam vous coûterait déjà plusieurs milliers de francs.

L'Afrique Occidentale Française est plus rapprochée, et c'est une autre pépinière de bons serviteurs, moins intelligents que les Annamites, mais non moins dévoués. Le gros obstacle auquel nous nous heurtons ici relève de la physiologie. Les indigènes de la côte africaine s'habituent difficilement à notre climat, trop tempéré pour leurs poumons, s'anémient, s'étiolent, et, quand ils ne succombent pas, perdent leur entrain au travail.

Ne nous laissons donc point: il faut nous habituer à cette idée que les domestiques deviendront de plus en plus rares. Nous devons, sans doute, imiter les Américains, qui ont "industrialisé" la domesticité, en construisant des immeubles ultra-modernes où cuisinières et servantes sont remplacées... par la machinerie et l'électricité.—Victor Forbin.

Ami lecteur, abonnez-vous!

Landru Chez Tous les Peuples

Comment les tribunaux allemands utilisent les pièces à convictions

En moins de huit jours, nous apprenons qu'il y a un Landru suisse, un Landru anglais et un Landru allemand! Tout homme qui tue une femme ou deux est immédiatement appelé Landru. Que pense de cette gloire internationale le condamné à mort de la prison de Versailles? Tous les pays civilisés veulent aujourd'hui avoir leur Landru; on pourra traiter cette question à la Société des Nations.

Genève, en effet, possède un nommé Muller, marié et père de famille, qui avait promis le mariage à une veuve. Il s'empara de ses meubles, les vendit, puis invita la veuve et sa fille à dîner; il tua l'une à coups de revolver et étrangla l'autre. On vint de l'arrêter, après l'avoir baptisé Landru.

La police anglaise, elle, fut moins heureuse; elle ne tient pas encore "son" Landru. C'est un homme qui recrute des domestiques sans emploi, leur donne rendez-vous dans une gare où les attend une automobile; de là il les emmène dans les champs et les égorgé. On retrouve les cadavres, mais non pas l'assassin. Cependant la police anglaise procède comme Sherlock Holmes, elle sait déjà que l'auto a des pneus Dunlop, et que le crime a été commis un jour de pluie, car la trace des pneus est imprimée dans la boue. C'est peu de chose, mais les policiers sont très contents, ils ont une piste, et une belle affaire.

Le Landru de Berlin a été condamné à mort la semaine dernière. C'est un personnage bien singulier. Il s'appellait Grupen. Ancien ouvrier, il avait été soldat pendant la guerre, et avait perdu un bras à Verdun. Devenu grand blessé, il s'était mis à travailler l'architecture, et avait ouvert un cabinet d'architecte.

Le mutilé plaisait aux femmes; une veuve riche, qui avait une fille et une nièce, devint amoureuse de Grupen, et l'épousa. Les débats ont révélé qu'il avait un extraordinaire pouvoir de séduction; aucune femme ne résistait à l'intensité de son regard. Il les hypnotisait, et elle devenaient sa proie. Il fallut que la Cour prononçât le huis-clos pour juger ses débauches.

Mais Grupen était aussi un assassin. Un jour, on trouva sa belle-fille, Ursula Schade, âgée de douze ans, et la nièce de sa femme, Dorothee Rohrbach, tuées, chacune d'une balle de revolver dans la tête. Crime ou suicide? En tout cas, Grupen héritait. Tout d'abord, on crut à un suicide. Près des cadavres on ramassa une lettre, écrite par l'enfant de douze ans: "Je tue Dorothee et je me tue!"

Pourquoi avoir voulu mourir à cet âge? La lettre répondait avoir bien été écrite par l'enfant. Mais les médecins légistes déclaraient après avoir examiné les blessures que le suicide était impossible.

L'enquête aboutit à la culpabilité de Grupen. Et l'affaire a un côté fantastique. C'est Grupen qui aurait, sous l'influence du sommeil hypnotique, dicté cette lettre à l'enfant. Des médecins sont venus à la barre affirmer qu'une telle influence était possible.

Grupen cependant niait. Il avait, paraît-il, comme Landru, d'insolentes réponses. Mais il n'était point pourtant de la trempe de "notre" Landru qui restait impassible devant les ossements calcinés de ses victimes. Grupen, un moment se troubla à l'audience. Ce fut le jour où apparemment les experts. Les médecins légistes avaient fabriqué deux mannequins qu'ils avaient habillés avec les vêtements des cadavres, et à la place de la tête, ils avaient ajusté les crânes des deux victimes pour montrer aux jurés la direction des coups de feu tirés.

Ce fut dans le prétoire un moment dramatique lorsqu'on vit apparaître ces marionnettes humaines avec des crânes sinistres troués de balles. Cette scène macabre d'un tribunal allemand, cette évocation de Coppélius, eût ravi Hoffmann. Grupen se troubla devant ces pantins tragiques, et dès lors il fut perdu. On le condamna à la peine de mort pour assassinat, et à cinq ans de travaux forcés pour "immoralité."

Ce procès fut, paraît-il, un grand événement berlinois. Le prétoire était rempli des femmes les plus élégantes; toutes les actrices de Berlin s'y donnèrent rendez-vous. Grupen fut le héros du jour; toutes les femmes en étaient folles et auraient voulu se faire hypnotiser par lui. Toutes proclamaient son innocence; et dans sa cellule Grupen n'avait même pas le temps de décaçeter son courrier, et de répondre aux innombrables demandes en mariage qu'il recevait tous les jours.

Les foules et les femmes sont partout les mêmes—et les assassins aussi.—G. C...

UN RIVAL DU RADIUM

Paris.—Un nouveau métal vient d'être découvert au Congo. Il a l'aspect d'un diamant de teinte jaunâtre et la propriété d'émettre des radiations d'une activité aussi grande que celle du radium. Il présente en outre cette particularité de diminuer de volume du fait de sa radio-activité.

Peut-être supplantera-t-il le radium. Peut-être l'obtiendra-t-on à un moindre prix de revient.

La Chanson de France

Voici le prologue qu'a dit M. Maxime Guitton aux séances du Grunewald Hotel et des "Causeries du Lundi," les jeudi et lundi derniers.

LA CHANSON

Quel titre plus large, plus ample que ce titre: La Chanson? Est-il sujet plus fantaisiste, plus capricieux, plus merveilleux qui permette au causeur plus longues et plus libres escapades?

Son royaume s'étend à l'infini. Dire le roman, l'odyssée de la chanson, ce serait faire l'histoire des peuples.

Depuis que l'homme a conquis son droit au langage articulé, depuis qu'il a parlé, il a chanté, il n'a pas pu s'empêcher de chanter, car aux heures douloureuses, une voix suprême, impérieuse, jetait un cri; ce cri c'était une chanson.

Car la chanson c'est l'interprète de l'âme d'un peuple, le premier instrument de sa pensée. "Les hommes chantent d'abord," a dit M. Chateaubriand, "ensuite ils écrivent."

Le domaine de la chanson est donc immense et il serait téméraire ou quelque peu prétentieux de le vouloir parcourir tout entier en quelques instants de familière causerie.

Oui, je le confesse, je suis très épris de cette forme d'art car c'en est une que celle qui s'appelle: La Chanson.

En est-il qui soit aussi souple, acceptable de transformations aussi multiples et aussi imprévues, gaie ou triste, ironique ou bonne enfant, amoureuse ou guerrière, la chanson c'est toujours l'image fidèle de l'âme d'un peuple. La chanson c'est le portrait.

Est-il un autre pays où la chanson se soit plus librement développée qu'en France. En est-il une où elle soit demeurée plus fidèle à ses origines.

Rien ne serait plus aisé que de suivre la filière qui, d'Orphée nous conduit directement aux chansons d'aujourd'hui.

Noble comme un Montmorency, la Chanson française était déjà grande personne bien avant les croisades. Parmi ses aïeux elle compte des rois et des princes aux temps fabuleux, ou rois et princes avaient l'humour de rire et le loisir de chanter.

La Chanson fut tour à tour sentimentale, comique, ironique, guerrière, héroïque, oui, j'avais raison de le dire, elle se prête à toutes les transformations.

Enchantement de nos minidettes, la chanson, d'un seul coup d'aile, se hausse jusqu'à l'épopée, et depuis la chanson de Roland, comme une sentinelle préposée à la garde du drapau, elle échange le mot d'ordre avec le chant sublime de Rouget de Lisle, et adopte ce nouveau né que pendant cinq ans nos camarades viennent d'entonner sur les routes, la joyeuse "Madelon."

Or, concluons; la chanson a été de tous temps en France, où tout commence et finit par des chansons, le grand véhicule des idées et des aspirations générales. C'est par la chanson qu'il nous a été donné de pouvoir juger la mentalité des différentes générations qui se sont succédées, parce qu'elle en a toujours été le plus vivant et le plus fidèle reflet.

Or, depuis quelques années, elle semble vouloir jouer un tout autre rôle.

Vous n'êtes certainement pas sans avoir remarqué l'action morale, déprimante, exercée sur la masse, par les chansons actuelles, qui composent la plupart des répertoires des cafés-concerts et des music halls de tous les pays.

Je ne veux point abuser de votre confiance, je n'entends pas assombrir vos esprits sous les brumes d'une érudition facile que le dictionnaire Larousse fournit à bon compte. Modestes défenseurs de la Chanson, nous devons rester dans notre rôle, et si vous le voulez bien, nous allons, avec mon vieux frère Georges Charton, vagabonder en pleine chanson, cueillant au hasard de la route, à la fortune des haies, tette strophe ardente, ou tel couplet fleuri dont les épines rougiront peut-être votre doigt d'une gouttelette de sang, mais qui ravira votre âme par sa couleur et son parfum.

En promenant dans les buissons, Avec aux lèvres des chansons, Nous avons fait ample moisson De fleurs écloées. Nous en avons fait un grand choix, Et dans les prés et dans les bois, Nous vous offrons tout à la fois Bluets et roses.

MAXIME GUITTON.

Orphelines de la Tempête

La production cinématographique de M. D. W. Griffiths a eu un tel succès au théâtre St. Charles que la direction de cet établissement a décidé de retenir ce joli film que autre semaine.

Les personnes qui pour une raison ou pour une autre n'ont pu assister aux représentations de cette belle pièce cette semaine pourront donc profiter de l'occasion pour voir une des plus jolies vues cinématographiques qui ait jusqu'à ce jour été présentée.

"Orphans of the Storm" (Les Orphelines de la Tempête) est une production basée sur l'œuvre des "Deux Orphelines" et intéresse tout particulièrement les français, puisque les scènes se passent en France.